

Culture



Idéologie et terminologie raciales : le Brésil et l'Archipel du Cap-Vert

Deirdre Machado

Volume 1, Number 1, 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1077283ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1077283ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (print)

2563-710X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Machado, D. (1981). Idéologie et terminologie raciales : le Brésil et l'Archipel du Cap-Vert. *Culture*, 1(1), 123–129. <https://doi.org/10.7202/1077283ar>

Article abstract

Brazilian race relations have been characterized as harmonious, in contrast with those of the United States, by a long line of scholars, from Gilberto Freyre to his latter-day critic, Marvin Harris. Harris, while castigating Freyre for a too-rosy view of relations between blacks and whites during the slavery era, argues that Brazilian race relations today are “remarkably free from conflict”. Indeed, he says, Brazilian racial terminology precludes the possibility of widespread or serious racism. The terminology comprises hundreds of categories and is applied differently by different individuals, depending on their wealth or on how the categories are perceived by the person doing the categorizing. This is contrasted with the relatively rigid, black-white distinctions of the United States, where ancestry is said to be the criterion of racial placement. The present critique of Harris’ position is based on research in Cabo Verde, a Portuguese colony until 1975. This archipelago, located some three hundred miles from the African coast in the Atlantic, has an Afro-Portuguese, Creole-speaking population of some 280 000. Racial terminology was studied using the same technique as that designed and used by Harris for his work in Brazil. It was found to resemble the Brazilian one in that it included many categories that were employed differently by different individuals. Under colonial rule, Cabo Verde had a class-colour hierarchy similar to that of Brazil, in that lighter skin colour and so-called “white features” were associated with higher class status. Evidence is given to show that racism in the form of stereotypes and discriminatory practices was prevalent despite this “multi-category” racial terminology. The class system of Cabo Verde is described, and the relationship between class and race discussed; i.e., how racism was an essential support of the colonial class system, and the ways in which different classes were implicated in the dominant racial ideology. (As in Brazil, one tenet of that ideology was that racism did not exist in the society). Evidence is adduced to suggest that in Brazil, racial stereotypes and discriminatory practices also occur. Harris is criticized for overstating the variety and ambiguity of Brazilian terminology, while failing to relate terminology with everyday social practice in different contexts. This, along with an inadequate notion of ideology, lead him to perceive Brazilian race relations in a way that is little different from the favoured image of that nation’s propagandists.

Idéologie et terminologie raciales : le Brésil et l'Archipel du Cap-Vert

Deirdre Machado

McGill University

Les rapports raciaux au Brésil ont été l'objet de nombreuses études à partir de 1933, année de publication de *Casa Grande e Sengala* par Gilberto Freyre, sociologue et lui-même fils d'une grande famille de Pernambuco. Ce livre et d'autres de cet auteur prolifique ont eu une influence considérable aux États-Unis. Tandis que Freyre a décrit minutieusement la spécificité historique et sociale de l'esclavage et des rapports raciaux brésiliens, les Américains qui l'ont suivi ont pris la société brésilienne comme exemple d'un type de système racial désigné comme soit « ibérique », soit « latin », toujours mis en contraste avec les systèmes raciaux du type « anglo », comme celui des États-Unis. Tannenbaum (1947), Elkins (1959), Harris (1970, 1974) et Degler (1971), parmi d'autres, ont tenté de décrire et d'expliquer les caractéristiques des deux types. De tous ces auteurs, Marvin Harris est aujourd'hui le critique de Freyre le plus connu et peut-être le plus acerbe.

Ici nous proposons un examen de quelques-unes des positions de Harris, notamment de sa description de la terminologie raciale brésilienne et du rapport qu'il propose entre la terminologie et l'idéologie raciale. Notre critique se base sur des études de terrain faites dans l'archipel du Cap-Vert pendant que celui-ci était encore une colonie portugaise¹. (Ces îles ont acquis leur indépendance en 1975). D'abord nous allons faire une révision des caractéristiques généralement attribuées aux systèmes raciaux "ibériques" et "anglo" ; une brève description du Cap-Vert à l'épo-

que coloniale suffira pour démontrer que cette société, comme le Brésil, entre dans la première catégorie.

Le Cap-Vert sous le régime portugais

L'archipel du Cap-Vert, qui se compose de dix îles dont seulement neuf actuellement peuplées, est situé à environ 400 milles à l'ouest du Sénégal. Inhabitée au moment de sa découverte par les Européens en 1455, l'archipel est rapidement devenu une étape importante dans le commerce négrier entre la côte de Guinée et l'Amérique. Sa position géographique a toujours été un de ses atouts les plus importants, offrant certaines possibilités commerciales pendant l'époque de la navigation à voile et présentant plus récemment les avantages stratégiques-militaires de plaque tournante pour tout le continent africain.

Jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle les habitants de l'archipel ont profité, dans une certaine mesure, du commerce maritime (celui-ci étant le plus souvent clandestin à cause des lois protectionnistes de la métropole) exportant esclaves, animaux vivants, peaux et textiles, et de l'approvisionnement régulier en vivres des navires européens et américains. Pendant ce temps, l'horticulture et l'élevage (vaches, cochons, et surtout chèvres) ont continué à être des secteurs importants de l'économie locale, et ils sont encore maintenant les activités économiques dans lesquelles est engagée la majorité de la population de l'archipel. Mais celles-ci ont toujours été relativement

précaires étant donné les sécheresses périodiques auxquelles les îles sont sujettes puisqu'elles font partie de la région sahélienne de l'Afrique. Selon les statistiques officielles, les îles (Ribeiro, 1960: 64-66) reçoivent une moyenne de 250 à 300 mm de pluie par année; ces moyennes pluviométriques ne tiennent toutefois pas compte des variations dramatiques qui peuvent survenir à tout moment et qui, en fait, ont marqué l'histoire de l'archipel. Il n'est pas rare que des disettes de plusieurs années se terminent par des pluies torrentielles entraînant de graves dommages.

Des colonisateurs portugais (aussi de quelques Espagnols et Italiens) et des esclaves amenés de l'Afrique est née une population mixte, dont l'élément africain est nettement prépondérant. La musique, la langue (*Crioulo*)², la cuisine, en fait toute la culture capverdienne, s'est développée sur des bases africaines et portugaises. Cette diversité d'origine se manifeste aussi dans la population elle-même, où se trouve une grande variété de types physiques, incluant beaucoup d'individus de teint foncé avec des yeux bleus ou verts. En fait, l'histoire particulière de chaque île se révèle à travers la physionomie de ses habitants. Ainsi puisqu'à Brava³ les plantations de canne à sucre n'étaient pas viables, compte tenu des conditions écologiques particulières qui ont fait de cette île une véritable mosaïque de microclimats (relief irrégulier, variations importantes d'altitudes sur une superficie de seulement 22 milles carrés), cette île fut surtout peuplée par des paysans blancs venus de Madère et par un certain nombre de réfugiés des crises politiques et économiques dans les pays européens; sa population est donc, de teint assez clair. On trouve, toutefois, des gens de teint foncé au village-port Furna; ceux-ci étant les descendants des réfugiés affamés qui sont venus en temps de disette des autres îles où les sécheresses étaient habituellement plus sévères qu'à Brava.

Tant par son écologie insulaire, tropicale et volcanique, que par sa culture créole et son rôle colonial, l'archipel du Cap-Vert ressemble, sous plusieurs aspects, à la Martinique et à la Guadeloupe, aux Caraïbes. Comme les compatriotes de Fanon et Césaire, les Capverdiens étaient des « assimilés » sous le régime européen, et à la fois colonisés et colonisateurs. Même s'ils ont servi d'intermédiaires pour les maîtres portugais sur le continent africain, particulièrement en Guinée (maintenant Guinée-Bissau), ils ont aussi souffert chez eux d'une exploitation rapace et d'une oppression politique très lourde.

Le régime d'esclavage en vigueur dans l'archipel jusqu'à 1869 a été marqué par des normes paternalistes telles que celles décrites par Gilberto Freyre au Brésil. Aux îles du Cap-Vert, maîtres et esclaves partageaient une même religion et somme toute une même culture créole. Ils faisaient face aux mêmes menaces : aux épidémies, aux sécheresses et aux inva-

sions de pirates (y compris une dirigée par l'anglais Francis Drake). Les maîtres résidaient presque toujours dans l'archipel et le nombre d'esclaves possédés par chaque maisonnée était normalement assez restreint⁴. Après l'abolition de l'esclavage en 1869, le code de déférence qui définissait la position et le rôle de l'esclave par rapport au maître survécut dans la pratique jusqu'à la fin du colonialisme, comme reflet de la continuité des conditions politico-matérielles, surtout à Santiago e Fogo, à cause de leur longue histoire de latifundia, en vigueur jusqu'à nos jours.

Les typologies des systèmes raciaux

Les systèmes raciaux qualifiés d'« ibériques » ou « latin » dont le brésilien est un exemple, sont caractérisés par plusieurs, même des centaines, de termes de classification des types physiques. On constate une absence apparente de critères rigides reliés à la descendance dans l'application de ces termes aussi bien que, parfois, une certaine tendance à souligner l'« hyper-descent », remarquée par Mintz aux Caraïbes (1971: 437), c'est-à-dire, à placer les sujets dans la catégorie la plus élevée possible⁵. Effectivement, la catégorisation raciale se base sur plusieurs attributs, notamment le phénotype, quoique celui-ci peut prendre moins d'importance que la classe sociale dans certains cas; « l'argent blanchit » dit un proverbe brésilien. De plus, les études sur les rapports raciaux au Brésil ont montré que le classement racial peut être à la fois ambiguë et variable, puisque l'on trouve des désaccords non seulement quant au classement d'individus spécifiques mais aussi sur le sens exact des termes de catégorisation employés (Sanjek, 1971; Harris, 1970). Mais la caractéristique la plus marquante de ces systèmes est sans doute l'absence de barrières ségrégationnistes inscrites dans la loi.

L'exemple-clé des systèmes « anglo » est l'américain, dont la classification est décrite comme « bipolaire »; l'individu est soit noir, soit blanc. Selon la règle d'« hipo-descent », une ascendance noire même très lointaine suffit normalement à classer un sujet comme « noir », quels que soient ses traits physiologiques. Néanmoins, Banton rappelle un jugement de 1910 de la cour de Louisiana qui établit que le terme « Negro » n'inclut pas *de necessitas* les personnes dont l'ascendance noire était si insignifiante que même un expert scientifique ne pourrait certifier cette ascendance, mais que par contre, le terme « coloured » s'appliquait dans tous les cas où la présence de « sang noir » pourrait être découverte. Il ne s'agit que d'une distinction de principe étant donné que les gens ainsi catégorisés portaient au même titre que les « Negros » tout le poids des lois ségrégationnistes. Banton ajoute, en plus, que « la plupart des états du sud des États-Unis définissent comme « Negro » toute personne qui possède la trace vérifiable d'ascendance noire », la

pratique sociale n'étant que « un peu moins sévère » que la loi⁶.

Comme nous l'expliquerons d'une façon plus détaillée par la suite, les îles du Cap-Vert appartiennent au premier type de système racial. Même sous le régime colonial, les îles n'ont pas connu de lois ségrégationnistes. Une gamme de termes très variés existe pour catégoriser les gens selon leur type physique et, tout comme au Brésil, le classement est fait sur la base de multiples critères et non seulement sur celui de l'ascendance. Ceci permet, par exemple, les références fréquemment entendues dans le langage quotidien aux gens brancos *de dinheiro* (blancs d'argent).

Cette association entre « l'argent » et « la blancheur » est basée sur une hiérarchie de classe tant au Brésil comme au Cap-Vert, les secteurs privilégiés étant nettement plus clairs de couleur. En résumé, on trouvait au Cap-Vert à la fin du régime portugais, les classes suivantes :

1) La grande bourgeoisie : Cette classe a été hégémonique non seulement aux îles du Cap-Vert, mais dans tout l'empire. Elle était représentée dans cette colonie par un petit nombre de grands propriétaires engagés dans la production capitaliste et aussi dans des entreprises commerciales. Normalement de teint très clair, ils avaient des liens très proches avec l'ancienne aristocratie foncière.

2) Petite bourgeoisie : Cette classe incluait la plupart des fonctionnaires et professionnels ; qualifiés dans le langage quotidien de mulâtres ou « mixtes », ils étaient en général de teint nettement plus clair que le reste de la population.

3) Paysans : Les petits propriétaires qui vivaient principalement de leur propre production agricole et artisanale. En général ils étaient de teint assez foncé sauf dans les îles où il y eut peu d'esclaves.

4) Prolétariat : Les pêcheurs et travailleurs agricoles qui ne possédaient pas leurs moyens de production, aussi bien que les domestiques. Pour la plupart ils étaient foncés de couleur.

5) Sous-Prolétariat : Travailleurs à l'occasion, autrement contraints à mendier. En général, très foncés de couleur.

Le développement des types différents de systèmes raciaux a été souvent expliqué par les divergences historiques qui ont marqué les régimes d'esclavage dans ces sociétés. L'esclavage de type brésilien est dit paternaliste, cruel parfois, mais en général plus humain (ou moins inhumain) que celui vécu dans les colonies anglaises. Le premier à défendre cette position fut Gilberto Freyre (1933). Moins intéressé que ceux qui l'ont suivi, entre autres Tannenbaum (1947), Elkins (1959), et Degler (1971), à faire des comparaisons avec les États-Unis, Freyre s'est surtout attaché à la description détaillée des particularités du système esclavagiste brésilien, spécialement de celui de la région du nord-est où il est né. Plus tard, il proposera

d'expliquer le caractère des rapports raciaux brésiliens par une conception pour le moins ambitieuse, notamment la notion de « luso-tropicalisme ».

Selon cette notion, ce serait à cause de leurs origines hybrides que les Portugais ont su construire des sociétés riches et vigoureuses où régnait l'harmonie raciale, non seulement au Brésil mais aussi aux Indes et même en Afrique, à l'exception, évidemment, de quelques *lapses* qui seraient le résultat de certaines influences étrangères (Freyre, 1961: 208). Une telle harmonie, d'après Freyre, est d'abord due à une tendance chez les Portugais à se mêler à des peuples de teint plus foncé (tendance expliquée par leur passé mauresque), et ensuite à l'impulsion « Christo-centrique » de leurs conquêtes impériales. Les aventures coloniales des Portugais n'auraient pas été motivées (ou très peu) par un amour grossier du lucre, mais bien plutôt par un désir de christianiser le monde (Freyre, 1961: 13). De toute évidence, cette notion de luso-tropicalisme fut accueillie de façon enthousiaste par le gouvernement de Salazar, ce qui permit à Freyre de faire un voyage dans les colonies portugaises d'Afrique à titre d'invité d'honneur. D'ailleurs dans le récit de ce voyage, Freyre (1952) défend avec vigueur la politique raciale du Portugal en Afrique.

L'image du Brésil comme pays libre de préjugés raciaux a suscité à partir des années cinquante un intérêt accru pour les études sur les rapports raciaux dans cette société dite « modèle ». Outre les recherches conduites à Bahia par des chercheurs de l'université de Columbia, tels Wagley (1952, 1963) et Harris (1952, 1956, etc.), plusieurs enquêtes sur la prétendue « harmonie raciale » furent subventionnées par l'UNESCO. Ces recherches ont conduit en particulier aux travaux de Bastide et Fernandes (1959), de Fernandes (1969) de Cardoso et Ianni (1960).

L'appui de cet organisme fut, toutefois de courte durée. Ianni (1971: 27) note que les subsides accordés aux chercheurs pour de telles enquêtes ont, semble-t-il, été coupées au moment où celles-ci commençaient à montrer l'existence de stéréotypes racistes !

Tout comme certains des auteurs que nous venons de nommer, Marvin Harris a, lui aussi, émis plusieurs critiques à l'égard de Freyre, critiques que l'on pourrait, peut-être, résumer par le titre d'un chapitre d'une de ses œuvres, « Le Mythe du Maître Amical » (Harris, 1974: Ch. 6). S'attaquant à cette notion d'un esclavagisme brésilien moins malveillant et plus paternaliste que les autres, Harris met en doute l'influence de la religion catholique sur le bien-être des captifs en soulignant l'importance de certains facteurs économiques et matériels qui ont créé un besoin de main d'œuvre libre, noire et mulâtre. Harris (1974: 61) affirme néanmoins, contrairement aux chercheurs subventionnés par l'UNESCO, que la discrimination raciale au Brésil est relativement peu fréquente et plutôt « modérée et équivoque » et que, de

toute façon, elle est toujours subordonnée aux positions de classe. Harris ajoute que, par contre, les « désavantages de classe » y sont « énormément plus sévères » qu'aux États-Unis⁷. En fait, Harris soutient que le critère de race ou de couleur n'est opérant que dans une dimension de classe sociale. Ce critère ne détermine pas une organisation de groupes raciaux en situation d'isolement et d'opposition les uns aux autres ; par contre il est un des nombreux éléments importants de division en classes sociales, ou de ce qu'il appelle « l'identité de classe » (Harris, 1970: 12; 1974: 61).

Ces conclusions s'appuient en grande partie sur une analyse de la terminologie raciale. Selon Harris, la multiplicité des termes employés pour désigner les catégories raciales et les ambiguïtés de leur signification, ainsi que les critères variés de leur application, rendent impossible l'actualisation d'un véritable système racial⁸. Ce point de vue fut généralement accepté par plusieurs, dont Banton dans un ouvrage très connu, *Race Relations* (1967).

Nous ne voulons pas entreprendre ici une critique globale de cette analyse, même si nous sommes tenté de poursuivre avec Harris une discussion sur le phénomène de classe au Brésil et aux États-Unis et sur la notion d'idéologie qu'il considère comme n'ayant aucun lien avec la pratique sociale⁹. Mais notre étude de la terminologie raciale au Cap-Vert pendant le régime colonial démontre pour le moins qu'une terminologie multiple comme celle qu'on trouve au Brésil est tout à fait compatible, dans un même temps, avec une idéologie raciste et un racisme actualisé. Avant de discuter ce sujet nous examinerons d'un peu plus près l'analyse que fait Harris de la terminologie brésilienne pour ensuite faire une comparaison avec des études similaires, y compris la nôtre, aux îles du Cap-Vert.

La terminologie raciale

Pour développer son analyse de la terminologie raciale, Martin Harris a utilisé un jeu de 72 dessins représentant des visages à physionomie variée, dont 36 de chaque sexe (Harris, 1970). Les visages dessinés sont différents les uns des autres, chacun illustrant des caractéristiques supposément significatives à l'intérieur d'une classification raciale : la couleur de la peau, la texture des cheveux, la forme du nez et des lèvres. Les différences de couleur de peau sont représentées par des tons plus ou moins foncés de gris et de noir. Ce test fut administré à Brasilia même ainsi que dans cinq états différents : Bahia, Pernambuco, Alagoas, Ceará et Sao Paulo. Harris a interviewé 100 sujets qui devaient classer chaque image selon son « type », pour ainsi recueillir 492 termes de catégorisation. Les réponses données ont présenté des différences d'un sujet à l'autre ; le degré de désaccord entre eux variait selon le dessin en question. Harris conclut qu'il n'y a jamais de consensus parfait entre les sujets

sur la signification précise de ces termes et sur la classification en « types » raciaux. Il décrit ce phénomène en termes de « productivité lexicale » des dessins, notant que « cette diversité de réponse est la caractéristique la plus saillante du domaine étudié » (Harris, 1970: 2). Roger Sanjek (1971: 1127), un assistant de recherche de Harris, qui a utilisé les mêmes dessins pour ses études dans un village de Bahia, a aussi trouvé une variété considérable de termes (116)¹⁰. Son analyse, contrairement à celle de Harris, montre toutefois qu'il existe un degré relativement élevé d'organisation et de structure dans ce système terminologique. Ainsi dix termes ont été énoncés par la très grande majorité des personnes interrogées ; ils se détachent de façon très évidente, puisqu'ils se retrouvent dans 84,8% des réponses¹¹. Onze termes, incluant les dix auxquels on vient de faire référence, représentent, ou comme tels ou dans des formes modifiées, 86 des 116 termes recueillis c'est-à-dire 79% du corpus de Sanjek.

Nous avons utilisé les mêmes dessins dans nos recherches au Cap-Vert en 1972¹². Du fait qu'une telle enquête était assez délicate à mener sous le régime portugais de l'époque, nous avons limité cet aspect de notre étude à une seule île, Brava. Les 100 sujets étaient des paysans ou des travailleurs agricoles à l'exception de cinq individus (5% du total) venant de couches sociales plus aisées. (Voir ci-haut la description des classes au Cap-Vert). Même si quelques-uns des 72 dessins montrent des traits apparemment amérindiens, les Cap-Verdiens n'ont éprouvé aucune difficulté à donner un classement à chacun. Une certaine créativité est aussi devenue vite apparente ; plusieurs sujets ont donné des réponses tout à fait insolites que les gens de leur entourage qualifiaient de « leurs propres noms ». Nous avons néanmoins découvert, tout comme Sanjek, un degré relativement élevé d'« ordre » dans ce système de classement racial. Ainsi les termes *mulato / a*, *branco / a*, *moreno / a*, *preto / a*, *negro / a* et leurs formes modifiées se retrouvent dans 70% des réponses. Le critère le plus important, après la couleur de la peau, semble être le type de cheveux ; 62 termes sur un total de 140 termes répertoriés sont des modifications des termes de base cités ci-dessous qui se rapportent au type de cheveux (par ex. *branco de cabelo seco*). Nous avons, en outre, recueilli dans des contextes autres que celui de l'administration du test, 21 noms pour les différents types de cheveux.

Cependant nous hésitons à conclure que de telles modifications déterminent des sous-catégories au niveau sémantique, comme le suggère Sanjek (1971: 1130) et aussi Labelle (1978: 117 et passim) qui a utilisé un test similaire dans une étude fort intéressante de la terminologie raciale en Haïti. Les commentaires spontanés des sujets cap-verdiens dans leurs délibérations sur les réponses à donner tendent à démontrer le contraire. Ainsi un visage qualifié de

«branco de cabelo seco» (blanc de cheveux «secs») pourrait aussi être décrit comme *mulato claro*, mais jamais toutefois, comme *branco*.

L'évidence la plus frappante d'une certaine structure est le fait que 25 % des sujets interrogés (tous de la paysannerie ou du prolétariat) ont classifié tous les dessins et le terme *branco/a* fut employé pour tous ces sujets, et en fait, par tous les 100 sujets, quoique pas nécessairement pour classer les mêmes dessins. Pour les deux autres catégories, ces sujets ont employé une variété de termes, ou *négro/a* ou *preto/a*. Se pourrait-il que la distinction la plus importante soit entre *branco/a* et les autres catégories ? Il serait intéressant de voir si les données brésiliennes montraient une organisation semblable. La fréquence des classifications tripartites recueillies à Brava nous semble tout à fait cohérente avec l'histoire de cette île qui, pendant longtemps, n'était que l'humble satellite d'une grande île voisine, Fogo, où régnait une division très nette entre l'aristocratie «blanche», les petits-bourgeois «mulâtres» et les ex-esclaves pauvres, à savoir les «noirs» (de Sousa, 1958 ; Monteiro, 1960).

Notre expérience aux îles du Cap-Vert nous amène à poser d'autres questions sur les résultats de Harris. Le fait d'avoir administré un tel test dans des régions fort différentes a certainement eu comme effet de maximiser le nombre de termes recueillis ; en outre il est regrettable que les données fournies par Harris ne donnent aucune indication sur les variabilités régionales de catégorisation. Il nous semble aussi, d'ailleurs, très étrange qu'Harris n'ait pas éliminé les variations liées au sexe des sujets représentés sur les dessins (cf. Harris, 1970: 2), puisque celles-ci sont inscrites dans la structure même de la langue portugaise ; ces variations ne peuvent donc être utilisées pour démontrer une «productivité lexicale» dans le domaine de la classification raciale¹³.

Idéologie de la race et pratique sociale

Malgré les critiques qu'il a émis sur la théorie du luso-tropicalisme de Freyre, Marvin Harris présente la terminologie brésilienne comme évidence irréfutable du caractère non-raciste de la société brésilienne. L'existence d'un nombre élevé de catégories et les désaccords sur leur usage manifestés dans les réponses aux dessins, impliqueraient une nécessaire absence de règle de descendance dans la classification raciale (Harris, 1975: 57-59). Nos études sur le terrain aux îles du Cap-Vert ont démontré précisément le contraire ; i.e. une telle terminologie peut co-exister avec une idéologie raciste, et elle n'empêche pas du tout le fonctionnement d'une règle d'ascendance assez stricte dans certains contextes sociaux.

Par idéologie raciale nous entendons l'ensemble d'images et d'idées concernant la race partagées par les membres du groupe, soit explicitement et concrètement articulées, soit implicites dans l'action sociale.

Une telle idéologie peut être qualifiée de «raciste» quand des critères biologiques sont donnés comme explication du comportement d'un autre groupe, ou envers un autre groupe, ou quand de tels critères deviennent des rubriques pour comportements sociaux non-biologiques. (Cf. Guillamin, 1972: 55-79.)

Les notions esthétiques concernant les traits physiques considérés racialement indicatifs doivent au moins indiquer la présence du racisme ou son absence. Aux îles du Cap-Vert, les traits considérés comme africains étaient systématiquement dévalorisés comme «laid, avatars, incorrects», au contraire de ceux vus comme européens, dits «jolis, fins, corrects», et même «propres». Les expressions populaires qui réfèrent au mélange racial sont aussi significatives. Une femme qui porte l'enfant d'un homme plus foncé est dite qu'elle «gâche la race» pendant que celle enceinte d'un homme plus clair qu'elle est dite de «composer la race».

Sous le régime portugais, tout ce qui était perçu comme primitif ou arriéré, par exemple l'habitude chez les femmes de porter des fardeaux sur la tête, était supposé africain ; par contre tout ce qui était vu comme civilisé était supposé être portugais d'origine. Comme dans l'exemple donné ci-dessus, ces ascriptions étaient souvent erronées. La langue *Crioulo* était appelée langue de nègre, moins «jolie», moins «fine» que le portugais.

Les stéréotypes racistes étaient moins répandus que les notions que nous venons de décrire. Mais dans les couches plus aisées, on pouvait remarquer des expressions comme «les noirs ici sont paresseux» ; «les noirs ont besoin de plus de discipline que les blancs» ; «les nègres n'ont aucune idée de l'heure» ; «ils (les noirs) ne comprennent que le fouet» ; ou «ils sont sans honte». De telles phrases ont été énoncées par des paysans ou des prolétaires parfois, mais beaucoup plus rarement que chez la bourgeoisie et dans certains secteurs de la petite bourgeoisie.

Pour expliquer comment la terminologie multiple empêche le fonctionnement d'une règle d'ascendance, Marvin Harris donne l'exemple d'un enfant qui est vu comme doué d'un autre *tipo* que ses deux parents. Les gens vont dénommer son type de façon diverse. Et si un jour cet enfant devenait riche, on le qualifierait de *branco* quel que soit son phénotype.

On pourrait donner le même exemple pour décrire le fonctionnement de la terminologie raciale aux îles du Cap-Vert, car là aussi, la classification est basée sur plusieurs critères, incluant le phénotype et la position économique. Aux îles du Cap-Vert nous avons découvert encore d'autres critères que le phénotype et le niveau économique qui peuvent eux aussi avoir une influence marquante sur la classification. A Brava, l'usage de termes raciaux est étroitement lié au code de politesse. Ainsi, il est vu comme malpoli ou même

grossier de catégoriser une personne comme *négro/a* (nègre) ou *preto/a* (noir). Certains individus qui nous connaissaient à peine étaient manifestement gênés d'employer ces termes en notre présence, et cela même au cours de l'administration du test. Une femme, par exemple, répondit à la vue d'un dessin : « il est noir, mais c'est pas gentil de le dire ; alors nous allons l'appeler mulâtre ».

Les rapports sociaux entre le sujet qui caractérise une personne et cette dernière ont aussi une incidence certaine et même déterminante dans certains cas, comme cette anecdote relevée de Brava que nous résumons ici, le révèle. Un homme marchait un jour vers un hameau situé à quelques kilomètres du village principal pour y rencontrer un ami. Deux jeunes garçons jouaient au bord de la route à taquiner les passants et lorsque cet homme s'approcha d'eux, ils se cachèrent et lui lancèrent des fruits pourris. Furieux, il les qualifia de tous les noms, les appelant, entre autres, « pretos ». Découvrant, une fois arrivé à destination, qu'un de ces gamins était le fils de son hôte, il s'empressa de dire à son ami : « je regrette, je le rétracte. Parce qu'il est ton fils, je l'appelle *mulato sucuro* (mulâtre foncé) ! » Combien de fois avons-nous entendu des gens parler d'un ami expliquer : « il est noir, mais on ne lui dirait jamais ; on l'appellerait *mixto* ou *mulato* ou quelque chose du genre ».

Nos exemples jusqu'ici soulignent que l'utilisation d'un ou de plusieurs critères de classification dépend dans chaque cas, du contexte social. De plus, le critère de descendance est, dans certaines circonstances, l'élément déterminant de classification. A l'époque de nos études sur le terrain, c'était un élément très important dans le choix d'un époux ou d'une épouse dans la bourgeoisie, la petite bourgeoisie et l'ancienne « aristocratie ». Examinant minutieusement les qualifications des futurs partenaires, les deux familles auront tendance à catégoriser ceux-ci non par rapport à leur propre phénotype mais plutôt par rapport à celui de leurs parents ou même de leurs ancêtres les plus lointains. Chez les petits bourgeois, nous avons souvent entendu souligner la norme que « on devrait se marier égal-égal » par rapport à la religion, la classe et la couleur. Mais on entendait aussi, surtout dans les couches de la bourgeoisie (petite ou grande) liées à l'ancienne classe de propriétaires « nobles », le vieux dicton que l'époux (ou l'épouse) doit être « propre » (*limpo/a*) de peau et de passé ».

A cet égard, notons que les sujets qui avaient montré dans leur réponses aux dessins une connaissance d'une grande variété de termes raciaux étaient surtout des bourgeois ou petits-bourgeois¹⁴. Souvent ces mêmes personnes ne faisaient dans les conversations courantes aucune distinction entre des phénotypes différents. Aussi lorsque nous avons demandé à une certaine occasion qui étaient présents à une soirée qui eut lieu dans une maison voisine, on répondit :

« Oh, seulement des nègres et des mulâtres ! » Les diverses catégories raciales connues sont facilement réduites à une ou deux catégories dans certains contextes sociaux notamment les contextes où l'exclusivité de classe est en jeu (les bals, les soirées privées, les mariages et aussi les rencontres dans les clubs réservés à la bourgeoisie) Ce fait parmi d'autres nous amène à remettre en question la « richesse terminologique » du système racial au Cap-Vert. Il est à noter toutefois que dans les contextes mentionnés ci-haut, l'ascendance d'un individu peut prendre une importance prépondérante dans la détermination de son acceptation ou de son exclusion.

En résumé, les critères de classification et même le nombre de catégories employées varient selon les contextes sociaux. Harris (1970: 12) a critiqué la tendance de l'école « ethnosémantique » qui prétend que tous les sujets dans une société ont les mêmes « codes ou règles associés aux distinctions abstraites » du système terminologique en place. Mais à l'instar de ceux qu'il critique, Harris semble croire que la classification raciale chez les Brésiliens est en grande partie déterminée par la nature même du système terminologique. Les résultats de nos recherches aux îles du Cap-Vert nous amènent plutôt à conclure que les rapports entre le système de terminologie raciale (tel que construit par l'ethnologue) et la pratique sociale de classification sont beaucoup plus complexes qu'il n'apparaît à première vue. Il serait intéressant d'étudier au Brésil non seulement la terminologie en tant que telle mais aussi son usage dans des contextes variés de la vie quotidienne.

Il faut ajouter, en conclusion, que Marvin Harris, sans doute malgré lui, donne une image des rapports raciaux au Brésil qui ressemble beaucoup à celle favorisée par les propagandistes du régime actuel dans ce pays. Un principe central de l'idéologie dominante aux îles du Cap-Vert à l'époque coloniale, tout comme au Brésil encore aujourd'hui, était que le racisme n'existait pas, et que même de poser la question de son existence était se montrer raciste. Marvin Harris fait allusion aux possibles fonctions socio-politiques de « l'absence » d'idéologie raciste au Brésil (absence non soutenue, d'ailleurs, par Fernandes, Ianni et d'autres). Nous suggérons, au contraire, que c'est précisément le mythe de son absence, dans ses fonctions de reproduction idéologique, qui mérite notre attention.

NOTES

1. Onze mois de recherches ont été passés au Cap-Vert en 1972, grâce à une subvention du National Institute of Mental Health, Washington, D.C.

2. Même si le portugais était la langue officielle sous le régime colonial, la plupart des Cap-verdiens ne parlaient que le *Crioulo*.

3. Cette île a été notre principale base de travail de terrain lors de notre séjour dans l'archipel.

4. Selon un recensement de 1856 (reproduit dans Carreira 1972, Appendix 13) les propriétaires d'esclaves, pour la grande majorité, en possédaient moins de trois ; une centaine seulement, en avaient plus d'une dizaine.

5. Ceci est un résumé des discussions de Banton (1967) et de Harris (1970: 1-2; 1974: 54-64).

6. Il faut noter que Degler (1971: 239-245) présente des données recueillies en Jamaïque et aux États-Unis qui démontrent que "l'idée de définir un nègre par son ascendance n'avait rien d'automatique chez les anglais" (240).

7. "There are no racial groups against which discrimination occurs. Instead there are class groups... unlike those of the United States, the disabilities of class membership are immensely more severe and unshakeable... Race discrimination is per se mild and equivocal; class discrimination, however, produces disabilities of a sharp, persistent and pervasive sort" (Harris, 1974: 61).

8. Cette hypothèse fut implicitement exprimée par Harris en 1970 (1-2, 12) et reprise de façon plus directe et explicite en 1974 (54-55).

9. Nous espérons traiter ces thèmes sous peu dans un autre contexte.

10. La technique utilisée par Sanjek diffère quelque peu de celle de Harris. Sanjek qui a montré les 36 dessins masculins à 60 adultes, a recueilli 86 termes de classification. Les dessins féminins qui n'ont été montrés qu'à 15 des 60 sujets, ont donné 16 autres termes. Les observations sur le terrain ont permis de récolter 14 autres termes.

11. Les mesures de degré d'importance ("saillance") ont été prises en utilisant les 36 dessins masculins seulement.

12. Les dessins ont été très généreusement offerts par Marvin Harris, avec une explication de leur utilisation.

13. Si nous avons utilisé les mêmes critères, le nombre total de termes recueillis au Cap-Vert auraient été de 229.

14. Peut-être gênés par la situation du test, certains des paysans et prolétaires utilisaient une moins grande variété de termes dans leurs réponses aux dessins que dans les conversations informelles.

RÉFÉRENCES

- BANTON, Michael
1967 *Race Relations*, Basic Books.
BASTIDE, Roger et FERNANDES, Florestan
1959 *Blancos e Negros em Sao Paulo*, Sao Paulo, Cie. Editora Nacional.
CARREIRA, Antonio
1972 *Cabo Verde: Formação e Extinção de Uma Sociedade Escravocrata*, Lisbonne, Agência Geral do Ultramar.
CARDOSO, Fernando Henriques et IANNI, Octavio
1960 *Cor e Mobilidade em Florianopolis*, Sao Paulo, Editora Nacional.
DEGLER, Carl N.
1971 *Neither Black nor White: Slavery and Race Relations in Brazil and the United States*, New York, MacMillan.
DE SOUSA, Henrique Teixeira Sobrados
1958 *Lojas e Funcos*, Claridade, No 8, 2-8, Sao Vincente, Cabo Verde.

- ELKINS, Stanley
1959 *Slavery: A Problem in American and Intellectual Life*, University of Chicago Press.
FERNANDES, Florestan
1969 *The Negro in Brazilian Society*, Phylis B. Eveleth, ed, New York, Columbia University Press.
FREYRE, Gilberto
1933 *Casa Grande e Senzala*, Rio de Janeiro, Maia e Schmidt.
1952 *Um Brasileiro em Terras Portuguesas*, Lisbonne, Edição Livros do Brasil.
1961 *The Portuguese and the Tropics*, Lisbonne, Executive Committee for the Commemoration of the Death of Prince Henri the Navigator.
GUILLAMIN, Colette
1973 *L'idéologie Raciste: Genèse et Langage Actuel*, Paris, Mouton.
HARRIS, Marvin
1952 *Race Relations in Minas Velhas: a Community in the Mountainous Region of Central Brazil*, in C. Wagley (ed.), *Race and Class in Rural Brazil*, Paris, UNESCO.
1956 *Town and Country in Brazil*, New York, Columbia University Press.
1970 *Referential Ambiguity in the Calculus of Brazilian Racial Identity*, *Southwestern Journal of Anthropology*, 26, 1: 1-14.
1974 *Patterns of Race in the Americas*, *Journal of Anthropology*, 26, 1, 1-14, New York, W.W. Norton and Co., Publié pour la première fois en 1964 par Walker and Co., New York.
IANNI, Octavio
1971 *Sociologia da Sociologia Latino-Americana*, Rio de Janeiro, Editora Civilização Brasileira.
LABELLE, Micheline
1978 *Idéologie de Couleur et Classes Sociales en Haiti*, Université de Montréal.
MINTZ, Sidney
1971 *Groups, Group Boundaries and the Perception of Race*, *Comparatives Studies in Society and History*, 13: 437-50.
MONTEIRO, Félix
1960 *Cantigas de Ana Procopio*, Claridade No 9, Sao Vincente, Cabo Verde: 15-23.
PIERSON, Donald
1942 *Negroes in Brazil: A Study of Race Contact in Bahia*, University of Chicago Press.
RIBEIRO, Orlando
1960 *A Ilha do Fogo e As Suas Erupções*, Lisbonne, Agência Geral do Ultramar.
SANJEK, Roger
1971 *Brazilian Racial Terms: Some Aspects of Meaning and Learning*, *American Anthropologist*, 73: 1126-1143.
TANNENBAUM, Frank
1947 *Slave and Citizen: the Negro in the Americas*, New York, Knopf.
WAGLEY, Charles
1963 *Race Relations in a Rural Community of the Amazon*, In C. Wagley (ed.), *Race and Class in Rural Brazil*, Paris, UNESCO., *An Introduction to Brazil.*, New York, Columbia University Press.